

Hold-up

Jean-Claude Kella

Hold-up

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2011.

ISBN : 978-2-35949-057-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'auteur

Le hasard, qui sait parfois être bon avec les romanciers, m'a fait rencontrer deux hommes : Marc et Manu. De leur histoire hors du commun, j'ai tiré ce récit . Il m'a transporté dans le monde des braqueurs, dont je connais les pensées et le mode de vie. En revanche, je ne m'étais jamais, jusque-là, placé du côté des victimes. Ce fut pour moi un bouleversement.

En choisissant, pour narrer cette histoire, de croiser les regards de Manu, vigile pris en otage lors d'un casse, et de Marc, cerveau présumé du hold-up, j'ai voulu montrer qu'il n'existe pas une vérité et une seule. Je tenais à les remercier pour leurs témoignages.

Prologue

Cela fait des années maintenant, pourtant je me demande encore comment toute cette histoire a pu arriver. La vie nous réserve parfois de bien mauvaises surprises et, certains Noëls, des cadeaux dont on se passerait volontiers. C'était un 16 décembre 1992. Ce jour-là, sans que j'aie rien vu venir, ma vie entière allait foutre le camp.

Mais n'avançons pas trop vite.

Je m'appelle Emmanuel Demaimay, Manu pour les proches. Peu de temps avant les événements, j'avais signé un contrat à durée très indéterminée, puisqu'il était censé courir jusqu'à ma soixante-cinquième année. Le travail, « agent non permanent à la Banque de France », promettait surtout d'être monotone ; peu attrayant, il avait toutes les apparences de la tranquillité. Et une existence tranquille, voilà tout ce que je recherchais : confiné dans un poste de garde, à attendre, observer et ne rien faire, sinon vérifier que les clients qui se présentaient à la banque étaient de vrais clients et non des personnes malintentionnées à la recherche d'un mauvais coup. Je tirais un salaire moyen d'une tâche longue et fatigante, mais cela me

convenait : je travaillais en tenue civile et n'étais pas contraint de porter l'uniforme bleu des gardiens d'aujourd'hui ; et puis je faisais les 3-8 (service du matin, de l'après-midi ou de nuit), qui avaient les avantages de leurs inconvénients : je pouvais me présenter devant la porte de la banque à n'importe quelle heure, pour discuter avec mes potes de guérite, leur porter un repas chaud, ou prendre simplement de leurs nouvelles. L'ambiance de la banque était sympathique, mes collègues de boulot raisonnables, et ces horaires me laissaient pas mal de temps libre pour donner dans la grande démerde et mettre un peu de beurre frais dans les épinards : autrement dit, je profitais tranquillement du système D, cher à beaucoup de Français. Comme disait justement mon père, « ce n'est pas que la vie soit chère, c'est que l'on ne gagne pas suffisamment ». Je suivais donc cette sage philosophie et complétais régulièrement ma paie d'un petit circuit de revente de vêtements et de spiritueux, que je ne déclarais pas sur ma feuille d'impôt. J'en tirais un tout aussi petit bénéfice, chacun y trouvait son compte, je ne faisais au fond de mal à personne.

J'étais un type joyeux avant la catastrophe, qui avait le sens de la fête, adorait organiser des repas, et aussi faire le pitre pour épater la galerie. Le midi, en semaine, mes collègues et moi-même nous retrouvions au resto ; c'était apéro et pousse-café, parfois un barbecue discret le week-end, dans la cour de la banque. Discret, cela voulait dire une petite vingtaine de personnes et une ambiance chaleureuse. Les convives se retrouvaient en douce au boulot – ouvriers,

employés et même un cadre – pour profiter des avantages en nature qu’il offrait. Rien de bien méchant.

Cette vie pépère était sans surprises, ni désordres, sans ambitions démesurées. Et elle m’allait comme un gant.

Je ferme les yeux et c’est soudain une belle journée qui m’apparaît.

Les souvenirs, longtemps étouffés par la consommation excessive d’anxiolytiques, n’affluent que depuis peu à mon esprit. Il me semble chaque fois redécouvrir des choses, des pièces égarées du puzzle, des débris, surtout, d’une existence heureuse.

Je suis au bord d’une rivière, peu de temps avant les événements. Là, tout près, le bruit de la cascade chante à mes oreilles. L’eau qui s’en écoule est fraîche et pure. Mon fils Mathieu, si petit, se tient à mes côtés, à l’affût comme moi de truites argentées. Rien ne veut mordre mais je m’en fiche, je suis bien dans mes bottes.

En ce mois de septembre 1992, la canicule de l’été indien n’en finissait plus de nous écraser – de quoi faire fondre la graisse superflue d’un corps en manque d’exercice. Ma mère, qui venait de Grenoble, avait perdu l’habitude de notre soleil de Provence et de ses brûlures assassines. Je l’avais donc installée à l’ombre d’un arbre, bien loin du barbecue où mes collègues de travail Bruno et Christian, vigiles comme moi, s’affairaient devant les entrecôtes de bœuf, chipolatas et autres spécialités grésillantes de ce pique-nique royal. Les boissons ne manquaient pas, j’en avais fait mon affaire : je savais tirer le meilleur prix de mes

fournisseurs habituels, si bien que les sodas seuls avaient été achetés chez l'épicier du village. Toute ma petite tribu d'intimes s'ébattait dans la bonne humeur.

Ma mère, depuis sa chaise pliante, promenait son œil réprobateur sur les femmes, dont la plupart étaient aussi des collègues, et qui portaient sans doute des tenues trop légères à son goût. Nous, les hommes, étions en short ou en maillot de bain, comme la plupart des enfants. Tout allait si bien, galéjades et plaisanteries fusaient ici et là, nous riions de bon cœur... Rien ne présageait que ma vie basculerait trois mois à peine après ce bel après-midi.

J'entends encore ma mère, à l'abri du soleil, sommer Mathieu de se couvrir la tête :

« Mathieu, mets ta casquette ou tu deviendras gaga comme ton père, disait-elle dans un demi-sourire.

— Oui, mamie...

— Mathieu ! Viens ici !

— Quoi encore ?

— Si tu ne m'écoutes pas, je ne t'apporterai pas les nouveaux habits que j'ai commandés pour toi au Père Noël.

— D'accord », avait capitulé Mathieu de sa voix fluette, avant de se couvrir la tête et de rejoindre ses camarades à la chasse aux papillons.

Ma mère savait que l'argument des cadeaux était de nature à faire plier mon fils, qui brûlait d'impatience de voir enfin venir la période des fêtes. Elle le gâtait sans cesse. Cela avait commencé par les bonbons, qu'elle lui offrait en quantité tout en faisant mine d'ignorer qu'ils étaient interdits à la maison ; puis elle était passée aux habits. Jour après

HOLD-UP

jour, elle avait ainsi rogné sur sa maigre retraite pour pouvoir lui acheter la panoplie du parfait petit garçon, en prévision de son entrée à la maternelle. J'avais beau la gronder, rien n'y faisait. Alors je me raisonnais : toutes les grands-mères ne sont-elles pas têtues comme des bourriques ? Quel mal y avait-il à vouloir faire plaisir ?

En fermant les yeux, je nous revois, mon petit garçon et moi, pêcher en silence.

J'étais si fier de lui. Il me tardait de lui enseigner comment ferrer le poisson. Cela me tenait tellement à cœur, au moins autant que de lui apprendre à éviter les embûches de la vie. La suite, hélas ! n'allait pas m'en donner le loisir.

Deux cent quatre-vingt-dix milliards
de centimes, si tu préfères.

Campée à une trentaine de kilomètres à l'est de Marseille, la ville de La Ciotat, célèbre pour ses calanques qui longent majestueusement la mer jusqu'à la cité phocéenne, est adossée au Bec de l'Aigle. Ce rocher, immense, reconnaissable à sa forme caractéristique, s'offre de loin à la vue des bateaux ; tout comme le cap Canaille, l'une des plus hautes falaises d'Europe, et le théâtre immémorial de tragédies en tout genre.

Je suis né entre Marseille et Menton, dans la région provençale et son lot de merveilles : la Provence offre un savant mélange de montagnes et de stations de ski, de forêts, de maquis et de vallées, de villages, plus beaux les uns que les autres, et enfin de plages, de soleil, de mer à n'en plus pouvoir... Tout cela gratuit, et accessible ! N'y a-t-il pas de quoi nourrir un bonheur paisible sans rêves d'argent ? Les choses ne sont pas toujours aussi simples.

Moi, par exemple, je n'ai pas choisi d'être voyou, des amis le firent à ma place, un jour, en découvrant ma grande habileté dans l'ouverture des coffres. Il n'en fallut guère plus : je basculai dans le « métier » ;

ce « métier » qui me conduisit derrière des portes de prison inviolables, dans des cellules noirâtres où la montagne, la mer et les stations de ski ne subsistent qu'à l'état de souvenirs effilochés.

Quand cette histoire a commencé, j'étais enfin libre comme l'air, je tenais un restaurant et j'espérais ne jamais retourner au mitard. En d'autres termes, j'étais bien décidé à ne plus me faire prendre.

À l'époque, je fréquentais le bar Picasso, échoppe située à l'est de la vieille ville entre la route principale et un chemin de traverse, et dont les larges baies vitrées avaient de quoi attirer les gars comme moi : offrant une vue imprenable sur le parking attenant, elles permettaient au client, confortablement installé à l'intérieur, de détailler les nouveaux venus et de guetter tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un condé. Un poste d'observation, en somme, avec en prime d'excellentes parties de poker.

Il y avait la salle du bas, ouverte au tout-venant, et puis une autre à l'étage, que les habitués appelaient « le VIP ». En montant les escaliers, on quittait un décor résolument contemporain, aux teintes indigo et marron, pour pénétrer dans un antre feutré, nourri de couleurs chaudes. De lourds canapés rouges s'étendaient le long des tables basses. À toute heure du jour ou de la nuit, dans la lueur orangée des lampes, régnaient ici les joueurs de cartes.

On rencontrait de tout dans ces parties clandestines : des professionnels « faiseurs de cartes », des gens de la haute, très peu de femmes, des emmerdeurs, des bidon, des petites et des grandes frappes, des

ouvriers et des chômeurs... Le type qui bouleversera mon quotidien peinard comptait parmi ces derniers : le gros Nestor avait fait les frais, sept ans plus tôt, des licenciements à tout-va opérés dans les chantiers de La Ciotat et avait tourné mal par désœuvrement. Il avait trempé sa bosse dans quelques travaux honnêtes, pour finalement mouiller sa chemise dans une sombre histoire de cartes bleues. L'affaire lui avait valu un séjour aux Baumettes, d'où il était sorti bien peu corrigé : à sa libération, il entrait dans une crise de gangstérisme aiguë.

Comme tous les ouvriers de son domaine, Nestor assistait à la triste fin de l'âge d'or de la construction navale. Nous étions en novembre 1992. L'industrie se portait mal. La migration des chantiers vers l'Extrême-Orient, sous la houlette de gros capitaines d'industrie, n'avait pas encore eu lieu ; et, dans le Bassin méditerranéen, le port de La Ciotat n'était pas devenu ce leader de la haute plaisance qu'il est aujourd'hui. Les licenciements massifs avaient commencé dix ans plus tôt ; ils devaient cesser naturellement à la fermeture définitive des chantiers. En attendant, beaucoup guettaient le gros coup qui les sortirait de la débîne.

Et parmi eux Nestor. Voilà un moment qu'il me tournait autour dans la salle du haut, en me faisant de grands signes mystérieux. Pris d'une soudaine hardiesse, il s'approcha de notre table.

« Marc^{*}, il faut que je te parle. »

* Pour des raisons que le lecteur comprendra, les noms de certains personnages ont été modifiés.

Ces mots anodins, je l'ignorais encore, annonçaient les prémices de la galère. Ce jour-là, alors que je glandais en attendant les nouvelles d'un ami pour une affaire, voilà-t-y pas que cette truffe de Nestor venait troubler ma partie. J'avais en main une quinte mineure, j'étais prêt à relancer la mise.

« Marc, il faut que je te parle.

— Qu'est-ce que tu me veux ? » je grognai, passablement énervé par son intrusion dans ma relance.

Ses quatre-vingt-quinze kilos de gras et sa tête en forme de ballon de football avaient le don de me fouetter les nerfs. Ce n'était pas un mauvais bougre dans son genre, un bon joueur de poker, sans plus. Je l'avais riflé quelque temps auparavant pour une partie, il avait essayé de me faire marron en loucedé.

J'étais tout sourire. Le mec assis en face de moi, plutôt doué pour le bluff – moi je ne bluffais pas –, je sentais que je pouvais le battre. Je mis mon tapis sur la table, pas grand-chose, quelques billets de cinquante francs – les temps étaient durs, la bonne affaire rare.

« Tapis ! Tu me suis ?

— Et comment que je te suis ! »

Tandis que je faisais défiler les cartes une à une entre mes doigts, la voix poussive du gros perça ma concentration.

« Marc, il faut que je te parle.

— Ho gros ! Tu me fatigues, tu vois pas que je joue sérieux, là ?

— Ouais, excuse-moi. »

Il restait là pourtant, les bras ballants, avec son ventre proéminent qui avançait sur nous.

« Ho, gros, arrête de faire chier mon ami, va te faire une patrouille, renchérisait le flambeur d'un petit rire forcé. Marc, qu'est-ce que t'as ?

— Et toi ?

— Deux paires, aux as et aux dames... »

Je ne voulais pas le faire languir, et puis la fumée des cigarettes autour de moi commençait à me gonfler sévèrement.

« Perdu ! Petite quinte..

— Putain, gros ! Tu m'as porté le boucan ! »

Moi il m'avait porté chance... D'ordinaire, je ne suis pas superstitieux, mais cette partie rondement menée me mit d'humeur joyeuse et me disposa favorablement à l'égard de Nestor. Je songerais plus tard avec un brin d'amertume que, ce jour-là, c'était peut-être la victoire qui m'avait perdu. Mais ne nous égarons pas.

Je ramassai ma monnaie, remerciai la table et me levai pour rejoindre le gros. Je sortis, il me suivit. L'automne touchait à sa fin, cependant beaucoup de promeneurs et de touristes flânaient sur le port. Nous nous mêlâmes à la foule.

« Alors, gros, qu'est-ce que tu veux ?

— Ça te dirait de toucher un gros paquet de monnaie qui te mettrait à l'abri du besoin pour le restant de tes jours ?

— De quoi tu parles ? »

Je le regardai méchamment, histoire de le jauger : ses yeux bleus ne cillaient pas, il n'avait pas l'air aviné.

« Je parle de milliards ! »

Nestor, pantin bedonnant soutenu par des quilles maigrettes, était comme on dit gentiment chez nous

DANS LES RÈGLES DE L'ART

Toulon, décembre 1992. Il y a Manu, l'homme sans histoires, qu'un groupe d'individus contraint un jour de participer à un casse d'envergure. Pourquoi lui? Parce qu'il est vigile à la Banque de France. On a pris sa femme et son jeune enfant, on lui a passé une ceinture d'explosifs à la taille, et le voilà plongé dans un monde effrayant, dont il devient sans l'avoir voulu le maillon essentiel: il ouvrira aux truands les portes de la banque.

Et puis il y a Marc, le cerveau du hold-up, qui a monté l'opération mais nourrit depuis le début le sentiment qu'elle va mal tourner. Il s'obstine pourtant, sans savoir pourquoi, jusqu'au moment où il ne peut plus reculer.

Hold-up est le récit d'une machine infernale. Ou comment des hommes et des femmes se trouvent pris dans un engrenage qui finit par les dépasser. Dans l'espace confiné de la banque, le temps est suspendu, les relations exacerbées: chacun des protagonistes cherche à protéger ses intérêts, tout en nouant avec les autres des liens empreints à la fois de respect et de haine. Mais tous les personnages ont beau s'agiter dans leur bocal, le ressort de la tragédie est bandé et nul ne peut en arrêter le cours. Dans ce témoignage fiction où les regards des deux héros, Manu et Marc, sans cesse se croisent et se répondent, Jean-Claude Kella démonte, avec l'habileté du romancier et la précision de l'ancien braqueur, un casse monumental.

Jean-Claude Kella, dit «le Diable», est une figure de la French Connection. Il a publié en 2009 un livre de souvenirs, *L'Affranchi*.